

VŒUX ACCOMPLIS

ROMAN CANADIEN

VI

(Suite)

La plus vive gaieté régnait dans le cœur des deux jeunes filles, et leur joie fut au comble quand madame Blondeau leur dit qu'elle donnerait un grand bal le soir, où viendrait toute la ville, afin que tout le monde put prendre part à leur bonheur, et lorsqu'elles virent partir Victor pour aller à la rencontre de son frère, à Laprairie.

Victor n'avait que le rapport du sauvage et la confiance de M. Mainfroy dans sa bonne étoile, pour lui faire croire qu'il allait rencontrer son frère à Laprairie.

Et tout en gravissant la côte, son inquiétude sur la vérité de cette nouvelle et l'inutilité de voyage dans le cas où Léon ne serait pas arrivé, devint encore plus vive que pendant la traversée.

Il réfléchissait aussi qu'il était tenu fatalement de se marier le lendemain avec Virginie, s'il ne voulait pas, pour obéir à son vœu, qu'elle entra au couvent; que pour cela il lui fallait revenir à Montréal ce soir là même au milieu des mêmes glaces et obstacles de toutes sortes qu'il avait justement surmontés en plein jour avec tant de peines et d'efforts.

Le danger était grand, et certes il ne se fut pas exposé de la sorte, si le désir de revoir Léon, et l'ordre de M. Mainfroy ne lui eussent fait un devoir de venir à sa rencontre à Laprairie, car lui aussi s'était souvent laissé effrayer par la pensée de la fatalité qui l'avait toujours arrêté au moment même où il se croyait sûr d'accomplir son mariage; c'est sous l'influence de cette idée qu'il frappa à la porte de l'auberge.

Il entra dans la salle où plusieurs habitants étaient assis au tour du poêle et causaient en fumant.

Victor promena ses regards autour de la chambre, qu'une seule chandelle laissait dans une demi-obscurité.

Il n'aperçut point Léon, qui ne le reconnut pas non plus.

Sa physionomie s'assombrit davantage, et d'une voix déconcertée, il s'écria involontairement: mon Dieu! Léon n'est pas arrivé!

Un jeune homme, vêtu d'un capot de couverte et coiffé d'une tuque bleue, se sépara du groupe des habitants et s'élança dans ses bras:

Victor, mon frère! Victor, c'est moi, Léon; et les deux frères s'em brassèrent.

Dieu soit loué, dit Victor.

—Oui je suis arrivé, dit Léon, et assez à temps j'espère.

—Oui à temps, dit Victor, en serrant de nouveau Léon entre ses bras d'un air rayonnant de joie et de bonheur, nous serons tous heureux.

Louise, mon père, ma mère, je les retrouve tous, s'écria Léon.

—Oui, tous qui t'attendent, et une larme de joie brilla dans son œil.

Partons, partons vite.

Je serais déjà rendu si j'avais pu trouver un canot plus tôt, mais il y en a un qui s'apprête.

Nous partirons ensemble, dès que mes hommes se seront un peu reposés; j'ai les meilleurs traversiers de la ville.

—Faut il encore attendre, reprit Léon, j'ai tant hâte de revoir ma Louise.

—Les deux frères entrèrent dans une chambre voisine, et pendant que Victor faisait sécher ses vêtements, après s'être informé de tout ce qui s'était passé dans sa famille, de tout ce qui se rapportait à Louise, à Virginie, à son frère, à l'inquiétude et à la détermination forcée de sa fiancée; de tout ce qui s'était passé d'intéressant pour lui durant sa longue absence, Léon raconta à Victor les incidents de sa captivité.

Du moment où il avait été fait prisonnier, il avait eu à souffrir les plus grandes misères.

Les sauvages qu'il commandait s'étaient portés au début de la campagne à de grandes cruautés envers les prisonniers américains, malgré tout ce qu'il avait pu faire pour protéger ceux-ci contre leur barbarie; et lorsqu'à son tour il avait été pris par l'ennemi celui-ci avait déversé sur lui une partie de la haine que lui inspirait les sauvages.

Traîné à la suite de l'armée, et souvent mourant de faim, transféré de village en village, malade et maltraité, ce n'était qu'après deux années de misère qu'il avait rencontré des officiers français, qui l'avaient tiré de l'affreuse position où il se trouvait entre les mains d'un capitaine américain qui se vengeait journellement de la mort de son fils, égorgé par les sauvages.

Enfin il avait été conduit à Philadelphie, où il attendait qu'un échange de prisonniers lui permit de revenir en Canada.

Cependant il ne perdait pas de

vue qu'il devait être rendu à Montréal le premier décembre, et à mesure que le jour approchait il devenait de plus en plus impatient de l'exil où il était retenu.

Un officier américain avec lequel il s'était lié intimement, lui inspira assez de confiance pour qu'il lui fit part de ses aventures et de la dure nécessité où il se trouvait, ou de perdre l'espoir d'un mariage qui devait faire son bonheur, ou de revenir à Montréal à l'époque fixé.

C'était un parent du général Washington, et il obtint la liberté de Léon sur sa parole.

Le prisonnier de guerre une fois libre était parti presque sans argent pour revenir auprès de sa famille et de sa fiancée, et après mille obstacles et des travers sans nombre sur la route, il arrivait à temps suivant ses souhaits.

Les traversiers s'étaient suffisamment reposés.

Léon avait endossé un habit d'uniforme que son frère avait eu la précaution d'apporter; et ils s'embarquèrent dans le canot.

Le vent était tombé; la lune se levait brillante pour éclairer une belle nuit d'hiver, et les canotiers nageant avec vigueur, aux sons cadencés de leurs plus vives chansons, faisaient bondir la légère embarcation sous les coups précipités de leurs avirons.

Depuis plusieurs heures Virginie et Louise ne faisaient qu'un tour de chez madame Blondeau à la côte derrière Bonsecours.

A chaque instant elles entraient dans l'église faire une courte prière pour leurs fiancés, et elles en sortaient de suite pour aller encore regarder dans la direction de Laprairie.

La neige tombait moins épaisse, et elles forçaient leurs yeux afin de distinguer le canot qui ne pouvait tarder à revenir.

Une impatience fébrile agitait Louise; à chaque instant elle croyait voir le canot et Léon; une exclamation de joie s'échappait de sa bouche.

Un rayon de la lune interceptée par un nuage, et qui traçait une ligne noire sur le fleuve, un glaçon plus foncé que les autres, un plus large, frappaient-ils ses yeux, son cœur bondissait dans sa poitrine; mais quand elle reconnaissait son erreur, une larme sillonnait sa joue pâlie, et elle repartait pour aller de nouveau prier dans l'église.

M. Mainfroy était aussi sur la rive attendant son fils.

En vain il joignait ses instances

à celles de madame Blondeau pour faire rentrer les deux jeunes filles à la maison, rien ne pouvait les persuader de s'éloigner du bord du fleuve; Louise ne sentait ni le froid, ni la neige; elle voulait voir son Léon et le voir la première, et Virginie intéressée au bonheur de sa sœur, et inquiète aussi de Victor, ne la quittait pas.

Cependant le canot n'était pas encore en vue; il était presque sept heures et l'angelus allait sonner.

Les deux sœurs entrèrent dans l'église pour prier encore une fois avant que les portes fussent fermées; et jamais soupirs d'une âme plus tendre ne montèrent au ciel.

La cloche sonna l'angelus et les Diles Blondeau sortirent de l'église pour aller jeter un dernier regard sur le fleuve.

Il est parti au son de l'angelus, dit Louise, il va arriver de même, dit-elle.

Oh! mon Dieu, que mon espoir ne soit pas déçu! Au même instant le son lointain d'un refrain de voyageur vint frapper son oreille: entends-tu Virginie?...

Virginie prêta l'oreille: oui, le son se rapproche, c'est la voix de Victor, Louise pâlit et serra le bras de sa sœur: la chanson avait cessé; elles n'entendirent plus que le frois des glaces qui se heurtaient, puis le bruit cadencé des avirons qui frappaient l'eau.

Le cœur de Louise se glaça, et le désespoir allait s'imposer à son âme.

Tout à coup une voix plus rapprochée, plus forte, domina le bruit des avirons, et vint frapper l'oreille de Louise; elle distingua la voix de Léon! c'est lui! c'est sa chanson, s'écria-t-elle, je l'entends, je ne puis me tromper, et elle s'élança pour se rapprocher du bord de l'eau.

Je reconnais aussi sa voix, dit Virginie; et elle suivit sa sœur avec un tressaillement indéfinissable.

Deux torches allumées dans le canot jetaient des reflets vacillants sur les eaux blanches du fleuve, et faisaient scintiller les glaçons.

Le canot était encore éloigné, mais il avançait rapidement et les deux capitaines debout, afin d'imprimer au canot ce balancement qui lui aide à traverser les glaces et les empêche de s'accumuler à la "pince," chantaient alternativement de toute leur force.

(A suivre)

PARO STANLEY